

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Variétés

Journal de la société statistique de Paris, tome 11 (1870), p. 237-248

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1870__11__237_0

© Société de statistique de Paris, 1870, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV. VARIÉTÉS.

1^{re} PARTIE. — DOCUMENTS ANGLAIS.

Les vagabonds en Angleterre. — Ils ont été souvent représentés comme formant une armée de 2 à 300,000 individus. Mais c'est là une exagération résultant de ce que l'on a confondu les cas de vagabondage avec la personne même des vagabonds. Le dernier rapport du *Poor law Board* nous donne le chiffre réel des vagabonds pris une même nuit dans l'Angleterre et le pays de Galles en regard du chiffre des vagabonds assistés également une même nuit par les administrateurs de la loi des pauvres.

Ainsi, le 1^{er} janvier 1867, le nombre des vagabonds assistés dans toute la partie de l'île située au sud de la Tweed était de 5,027. Le recensement de la police au 1^{er} avril de la même année montrait que le chiffre total des vagabonds hébergés dans les asiles temporaires des missions paroissiales, dans les logements des mendiants, dans les corps de garde, etc., s'élevait à 32,528.

Le 1^{er} janvier 1868, le nombre des vagabonds assistés sur le fonds de la taxe des pauvres était de 6,129 et le 1^{er} avril suivant celui des vagabonds signalés par la police de 36,176.

On peut observer que, pour chacune de ces deux années, le chiffre des vagabonds constaté par les administrateurs de la loi des pauvres au 1^{er} janvier constitue un sixième du chiffre constaté par la police au 1^{er} avril.

Cette proportion est reconnue exacte également pour la ville de Shrewsbury, où les magistrats ont tenu un registre de constatation du nombre des vagabonds qui ont visité cette ville dans le cours d'une période donnée. Or, d'après les derniers rapports, il y avait environ 1,700 vagabonds dans les asiles temporaires de Londres; il résulterait de là que le chiffre total des vagabonds à Londres serait de 10,000; mais il y a tout lieu de croire que la proportion ne suit pas pour Londres la règle énoncée ci-dessus. On a en effet sensiblement amélioré depuis quelques années les conditions de logement de cette classe d'individus.

L'acte des indigents sans domicile a été voté en 1864, et il a fallu quelque temps à l'administration pour en appliquer les dispositions. Au 1^{er} janvier 1865, il y avait

seulement 589 vagabonds qui recevaient des secours de l'assistance publique à Londres. Mais, en 1866, sous l'influence de la nouvelle loi, on en comptait 1,501, et deux ans plus tard 1,882.

Au 1^{er} janvier dernier, on en constatait 1,627 avec une diminution de 255, soit de 13 p. 100 sur l'année précédente. Cependant le chiffre absolu est encore trois fois plus grand qu'il y a cinq ans. (*Pall Mall Gazette.*)

2^e PARTIE. — DOCUMENTS SUISSES.

Mouvement de la population de la Suisse en 1867. — Nous empruntons à l'excellent *Journal de la Société de statistique suisse* (n^{os} 1 à 3 de l'année 1869) le document ci-après sur le mouvement de la population, en 1867, dans chacun des 25 cantons suisses. C'est pour la première fois que les éléments complets de ce mouvement ont pu être recueillis.

Mariages.

Cantons.	Mariages.	Habitants pour 1 mariage.	Cantons.	Mariages.	Habitants pour 1 mariage.
Glaris.	314	106	Argovie.	1,379	141
Zurich	2,215	120	Lucerne	907	144
Bas-Walden	96	120	Grisons.	618	147
Schwitz.	373	121	Berne	3,132	149
Zug.	160	123	Neuchâtel	581	150
Saint-Gall	1,421	127	Thurgovie	597	151
Vaud.	1,673	127	Tessin	755	154
Haut-Appenzell	94	128	Haut-Walden	86	156
Uri	113	130	Valais	579	157
Soleure.	511	135	Fribourg	665	158
Genève.	608	136	Bâle-Campagne	315	164
Bas-Appenzell.	346	140	Bâle-Ville	109	373
Schaffhouse	253	140	Total et moyenne.	17,900	140

La Suisse est, après quelques États allemands (la Bavière notamment), le pays d'Europe où le rapport des mariages à la population est le moins élevé.

Naissances.

Cantons.	Naissances.	Habitants pour 1 naissance.	Cantons.	Naissances.	Habitants pour 1 naissance.
Haut-Appenzell	494	24	Bas-Walden	372	31
Glaris.	1,277	26	Fribourg.	3,342	31
Schwitz	1,706	26	Haut-Walden	422	32
Uri.	544	27	Zug.	612	32
Schaffhouse	1,314	27	Thurgovie	2,794	32
Neuchâtel	3,239	27	Valais	2,879	32
Berne	16,879	28	Grisons	2,690	34
Soleure.	2,364	29	Argovie	5,717	34
Bâle-Campagne	1,780	29	Tessin	3,325	35
Bas-Appenzell.	1,670	29	Vaud.	16,033	35
Bâle-Ville	1,366	30	Lucerne	3,573	36
Saint-Gall	6,058	30	Genève.	2,142	39
Zurich	8,505	31	Total et moyenne.	81,097	31

Pour le seul canton du Tessin, on manque de renseignements sur le nombre des naissances naturelles. Pour les autres, le rapport de cette catégorie de naissances au total des naissances s'établit comme il suit :

Cantons.	P. 100.	Cantons.	P. 100.
Lucerne	13.66	Haut-Appenzell . . .	4.53
Genève.	11.34	Haut-Walden	4.50
Bâle-Ville	8.86	Grisons.	4.39
Soleure.	7.95	Neufchâtel	4.38
Berne	7.22	Saint-Gall	3.81
Bâle-Campagne . . .	7.08	Schwitz	3.58
Argovie	7.03	Valais	3.58
Fribourg.	6.91	Bas-Walden	2.69
Vaud.	6.60	Glaris	1.49
Schaffhouse	6.01	Bas-Appenzell. . . .	1.42
Zurich	5.06	Uri.	0.92
Thurgovie	5.01	Moyenne	6.28
Zug.	4.75		

Le tableau ci-après fait connaître, pour chaque canton, moins le Tessin, Vaud et le Valais, le rapport des mort-nés au total des naissances.

Cantons.	Mort-nés pour 100 naissances	Cantons.	Mort-nés pour 100 naissances
Haut-Appenzell . . .	6.27	Argovie	5.25
Bas-Appenzell	6.23	Zug.	4.90
Glaris.	6.11	Schaffhouse	4.72
Genève.	5.98	Thurgovie	4.15
Zurich	5.90	Grisons.	3.57
Bâle-Campagne	5.62	Haut-Walden	3.08
Lucerne	5.60	Saint-Gall	2.99
Bâle-Ville	5.42	Schwitz.	2.81
Soleure	5.41	Bas-Walden	2.69
Berne	5.40	Fribourg.	2.18
Neufchâtel	5.40	Moyenne	4.92
Uri.	5.33		

Ce rapport (4.92 mort-nés pour 100 naissances) est également un des plus élevés que nous connaissons en Europe (le plus élevé après celui des Pays-Bas). Reste à savoir quelle est, en Suisse, la définition légale de *mort-né*.

Décès.

Cantons.	Décès.	Habitants pour 1 décès.	Cantons.	Décès.	Habitants pour 1 décès.
Haut-Appenzell . . .	397	30	Zug.	447	44
Schwitz.	1,316	34	Vaud.	4,822	44
Bas-Appenzell	1,357	36	Soleure	1,529	45
Glaris.	889	37	Berne	10,271	45
Thurgovie	2,414	37	Schaffhouse	783	45
Zurich	6,975	38	Argovie	4,223	46
Saint-Gall	4,799	38	Haut-Walden	289	46
Bâle-Ville	1,022	40	Uri.	316	47
Genève.	2,019	41	Lucerne	2,787	47
Neufchâtel	2,082	42	Bâle-Campagne	1,095	47
Bas-Walden	275	42	Valais.	1,909	48
Fribourg.	2,500	42	Grisons.	1,826	50
Tessin	2,738	42	Total et moyenne.	59,080	42

Au point de vue du rapport des décès à la population, la Suisse vient, dans l'ordre des mortalités européennes, immédiatement après la Belgique, dont le coefficient, pour la période 1861-1865, est de 42.9. Ne perdons pas de vue, toutefois, que le rapport afférent à la Suisse n'est que le résultat d'une seule année d'observations, et n'a ainsi qu'une valeur relative.

3^e PARTIE. — DOCUMENTS ESPAGNOLS.

Ce que coûtent les courses de taureaux en Espagne. — La presse de Madrid a entrepris, depuis quelque temps, la tâche de réagir contre la passion des Espagnols pour les courses de taureaux. A cette occasion, divers détails assez curieux ont été mis en lumière. Le nombre annuel de ces courses s'est augmenté depuis plusieurs années, et l'on a calculé qu'en 1865 1,225 taureaux dans les capitales de province et 765 dans les villes secondaires, en tout 1,990, avaient été tués. En estimant à 2,500 réaux (le réal = 25 c.) chacun de ces animaux, on arrive à la somme de 4,975,000 réaux. On a évalué également le nombre de chevaux qui ont péri dans les courses de 1865 à près de 3,000, et leur valeur à 1,600,000 réaux. En 1866 ces chiffres sont plus élevés : la perte de taureaux est de 2,375 et celle de chevaux de 3,561. La somme totale que représentaient ces animaux est d'environ 7,800,000 réaux. On a calculé, en outre, que le total des places louées l'année dernière dans les 475 courses qui ont eu lieu, représente environ 13 millions de réaux, et qu'ainsi les courses de taureaux coûtaient annuellement au pays un million de piastres (5,400,000 fr.).

4^e PARTIE. — DOCUMENTS DANOIS.

Résultats du dernier recensement décennal. — L'administration de la ville de Copenhague vient de procéder au recensement décennal. Cette opération a constaté que l'accroissement de la population depuis 1860 avait été de 25,329 âmes. Le chiffre actuel des habitants est de 180,472 personnes, dont 83,493 appartenant au sexe masculin et 96,979 au sexe féminin. La proportion entre les deux sexes est restée, à peu de chose près, la même depuis dix ans, bien que cependant on puisse constater, en faveur du dernier, une certaine augmentation; en effet, le rapport des hommes aux femmes qui, en 1860, était comme 1,000 est à 1,090, se trouve aujourd'hui comme 1,000 est à 1,160.

Cette population de 180,472 personnes se répartit en 138,503 habitants qui résident dans la ville proprement dite, et 41,969 qui résident dans les faubourgs. Elle représente 39,324 familles, composées de 157,703 individus, soit 4.01 individus par famille. Cette proportion était, en 1860, de 4.17. En dehors de la vie de famille, on compte 15,135 hommes et 7,634 femmes, soit 22,769 individus. Ce nombre était, en 1860, de 19,642.

La population ouvrière, les classes inférieures, ainsi que le petit commerce, habitent généralement les sous-sols et les mansardes.

Le travail du dénombrement dans le royaume a permis de constater, pour la même période, un accroissement notable de population dans les villes.

Nous avons vu que la capitale a gagné 16.8 p. 100.

Les campagnes elles-mêmes ont participé à ce mouvement ascensionnel, ainsi que le prouve le résultat général du recensement qui donne, pour le royaume proprement dit, une population de 1,780,000 habitants contre 1,600,551 en 1860, ce qui fait ressortir à 11 $\frac{1}{4}$ p. 100 la proportion de l'accroissement décennal pour l'ensemble de la monarchie.

5^e PARTIE. — DOCUMENTS RUSSES.

Le recrutement en Russie. — Conformément au manifeste impérial du 25 octobre 1858, le recrutement de 1869 a été opéré dans les deux zones de l'empire, du

15 janvier au 15 février 1869, sur le pied de quatre hommes par mille; il a été enrôlé en outre, pendant ce laps de temps, dans les gouvernements et districts exemptés du recrutement pour différents motifs pendant les années précédentes, un certain nombre d'hommes à-compte sur l'arriéré.

Le chiffre du contingent de 1869 était de 102,049 hommes; sur ce nombre, il a été pris 86,140 hommes; 12,971 individus ont été rachetés par des quittances de recrutement; 211 ont été exonérés; l'insuffisance était donc au 15 février de 2,727 hommes.

Pendant le recrutement, il a été enrôlé, en dehors de cette opération, par suite de différentes circonstances, 1,198 hommes.

Il a été présenté au recrutement 195,008 hommes; sur ce nombre, 87,344 ont été enrôlés; 54,564 ont été laissés dans leurs foyers et 53,100 hommes réformés.

Les 53,100 cas de réforme se décomposent ainsi : défaut de taille, 4,657; défaut d'âge, 2,475; infirmités, 20,245; maladies chroniques, 25,723.

Sur les 87,344 hommes enrôlés, 75,268 étaient âgés de 20 à 25 ans et 12,076 de 25 à 30.

Ces 87,344 hommes se divisent ainsi :

Sous le rapport des races : natifs de la Grande-Russie, 54,884; natifs de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche, 22,726; Lithuaniens, 1,104; Polonais, 290; Lettons, 1,814; Esthoniens, 1,247; Allemands, 91; Jmoudes, 891; Korelles, 55; Mordwes, 381; Tchouvaches, 158; Israélites, 856; Tartares, 1,785; Moldaves, 78; divers, 977.

Sous le rapport des religions : orthodoxes, 77,040; rasskolnicks, 433; catholiques, 4,928; luthériens, 2,500; israélites, 856; mahométans, 1,491; idolâtres, 30.

Sous le rapport des classes : classes privilégiées, 63; bourgeois, 6,035; odnotvortsi et bourgeois, 1,002; paysans de la couronne et des apanages, 34,365; paysans temporairement obligés et paysans propriétaires, 43,910; cosaques de la Petite-Russie, 1,964; émigrés moldaves, 5.

Dans le nombre total des recrues, on compte 2,893 engagés volontaires, qui ont touché une prime pour leur engagement; 63 d'entre eux appartiennent aux classes privilégiées.

Le nombre des recrues sachant lire et écrire était de 8,583, ou de 9.76 p. 100; en 1868, la proportion était de 9.02 p. 100.

33,758 hommes ont été incorporés dans les troupes actives et 52,333 dans les bataillons de réserve.

Dans le recrutement de 1869, la moyenne de ce que chaque recrue a coûté à sa commune (frais d'habillement, frais de route des recrues et remplaçants), a été de 34 r. 75 c., soit 1 r. 99 c. de moins qu'en 1868; la dépense de l'État a été en moyenne de 18 r. 89 c. par homme, ce qui donne une dépense totale de 53 fr. 64 c. pour chaque recrue. (*Nord.*)

6^e PARTIE. — DOCUMENTS AMÉRICAINS.

1. *Production et industrie cotonnière aux États-Unis en 1869.* — L'association nationale des planteurs et filateurs de coton vient de publier une très-curieuse statistique de la production et de l'industrie cotonnière, à la date du 1^{er} octobre dernier. D'après les renseignements recueillis avec soin, la récolte totale des États-Unis, pour la saison de 1868-1869, a été de 2,366,467 balles, pesant chacune

210 kilogrammes. Certains journaux persistent néanmoins à dire que les évaluations sont restées au-dessous de la vérité, et que le chiffre réel de la production a atteint 3 millions de balles. Quoi qu'il en soit, chacun reconnaît que la superficie cultivée augmente tous les ans, et que le rendement des terres n'est entravé dans son développement que par l'indolence des affranchis et l'incertitude inhérente au travail des noirs. Dans le moment de la récolte, le manque de bras est si marqué que le prix de la journée monte souvent à 4 et 5 piastres, sans qu'on puisse trouver le nombre d'ouvriers nécessaire. C'est pour parer à ce ruineux inconvénient que les propriétaires et planteurs du Sud, réunis à Memphis au mois d'août 1869, ont résolu d'envoyer un délégué, M. Koopmanschap, en Chine, pour étudier les moyens de faire affluer vers les États méridionaux une large émigration de coolies destinés à aider et même à remplacer les nègres.

Sur les 2,366,467 balles récoltées, 1,466,000 ont été exportées, le reste a été consommé dans le pays ou représente ce qui existe en magasin. Il y a dans toute l'étendue de l'Union 588 filatures avec 6,196,899 broches, dont 512 usines ayant 5,999,140 broches, situées dans les quinze États du Nord, et 76 filatures avec 197,759 broches dans les dix États du Sud. Le Massachusetts est à la tête de la production, car il compte 143 usines avec 2,366,025 broches. La Géorgie, qui donne le plus beau coton du globe, l'espèce à longue soie, ne possède que 26 filatures; l'Alabama et le Tennessee en ont chacun 8, le Texas 2, et l'Arkansas une seule.

Cette différence entre les deux régions fait comprendre la puissance manufacturière de l'une et la richesse agricole de l'autre. Il faut cependant avouer qu'une crise se fait sentir en ce moment dans les districts industriels, parce qu'on n'a pas tenu un compte assez exact de la consommation probable, et que les demandes sont restées au-dessous de la fabrication des filés et des étoffes de toutes sortes. Heureusement que les manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre et des États moyens disposent de capitaux qui leur permettent d'attendre l'écoulement de leurs produits. L'argent étant bien plus rare dans le Sud et le placement des marchandises bien plus difficile, les habitants ont tout avantage à négliger la filature et le tissage, et à se consacrer plus exclusivement aux plantations de coton, auxquelles ils joignent celles du café, du riz, du tabac, de l'indigo, de la canne à sucre et l'élevage des bestiaux.

2. Production céréale aux États-Unis. — Les États-Unis présentent un sol généralement si fertile, que les céréales donnent d'excellents résultats dans presque tous les comtés, et qu'ils se trouvent, avec la Russie, en mesure d'approvisionner le monde entier. Les documents publiés par ordre du congrès, et réunis par le département de l'agriculture, dont M. Ruggles a donné lecture à l'assemblée des statisticiens de la Haye, contiennent des chiffres qui nous semblent devoir être trouvés intéressants pour les deux côtés de l'Atlantique. En 1850, la récolte en grains, c'est-à-dire le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le blé noir et le maïs, a été de 867,393,967 boisseaux anglais, valant chacun $36 \frac{1}{3}$ litres. En 1868, on a récolté en tout 1,405,449,653 boisseaux, ce qui montre une augmentation de 77 p. 100 en dix-huit ans. Le nombre d'acres cultivés a été de 66,709,456; l'acre équivaut à un peu plus de 40 ares. La population de l'Union était, en 1869, de 39 millions d'âmes, et, à 8 boisseaux par tête, la consommation représente

312 millions de boisseaux; l'excédant a pu être consacré à l'exportation, à la nourriture des animaux et aux distilleries. Quant au rapport entre la production et la population, on voit qu'il est de 36 boisseaux par habitant en Amérique, tandis qu'il n'est que de 16 en Europe.

La production en grains augmentera dans une énorme proportion, à mesure que la Californie se peuplera. Les immenses vallées qui s'étendent du port de San Diego au nord de San Francisco, de la mer à la Sierra Nevada, sont formées par des alluvions de la meilleure nature. La couche d'humus a souvent un et deux mètres d'épaisseur, et dans les terres voisines des anciennes Missions espagnoles, le blé donne cent et le maïs quinze pour un. Les grands steamers de 4,000 tonneaux qui vont au Japon et en Chine emportent déjà à chaque voyage des milliers de barils de farine, et le moment n'est pas éloigné où le port de San Francisco sera véritablement le grenier des pays baignés par l'océan Pacifique. Au retour, les vapeurs ramènent des travailleurs chinois et des marchandises. A New-York, l'exportation du froment progresse de telle manière que, dans les dix premiers mois de l'année 1869, il a été expédié en Europe 15,736,279 boisseaux de blé et 1,258,243 barils de farine, contre 4,628,703 boisseaux et 816,429 barils partis en 1868.

3. *Commerce des États-Unis en 1868-1869.* — Le bureau de statistique des États-Unis a publié le tableau général de leur commerce pour l'année financière finissant le 30 juin. Les importations se sont élevées à 437,026,000 dollars, et les exportations à 343,233,000. On ne doute point que ces chiffres deviendront plus considérables le jour où il sera possible d'abaisser le tarif des douanes, qui arrête les échanges, en frappant de 25 à 35 p. 100 de droits la plupart des produits étrangers. La diminution incessante de la dette fédérale ne peut que hâter la réalisation de ce désir universellement répandu. La dette, en principal et intérêts, montait, au 31 octobre 1869, à 2,649,654,744 piastres; elle a diminué de plus de 7 millions durant le mois de septembre, et elle présente, depuis le 1^{er} mars de la même année, une réduction de 64,332,070 dollars. A ces chiffres satisfaisants vient se joindre la nouvelle que le secrétaire du trésor se propose de ramener l'intérêt de 6 à 4 1/2, et même à 4 p. 100.

4. *Le réseau télégraphique aux États-Unis.* — Un rapport que vient de publier M. Orton, président de la Compagnie du Western Union Telegraph, fournit sur la situation des lignes télégraphiques aux États-Unis des renseignements qui permettent d'apprécier la valeur du système en vigueur dans ce pays.

Depuis 1851, les différentes compagnies télégraphiques, qui s'étaient formées jusque-là entre les principaux centres commerciaux, ont été, pour la plupart, absorbées par le Western Union, et cette transformation a puissamment contribué au développement des lignes télégraphiques qui relient actuellement les points les plus éloignés du territoire de l'Union, voire même les provinces britanniques de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, et correspondent directement avec les lignes étrangères et les câbles transatlantiques.

M. Orton évalue à 66,263 milles (le mille = 1,609 mètres) l'étendue exploitée par sa compagnie, avec 121,595 milles de fils télégraphiques et 4,692 stations. Les compagnies rivales étant représentées par un chiffre de 6,773 milles, exploités

avec 9,100 milles de fils et 337 stations, l'ensemble des lignes télégraphiques aux États-Unis comprend donc 73,036 milles d'étendue, 130,695 milles de fils et 5,029 stations.

Les recettes du Western Union Telegraph, depuis le 1^{er} janvier 1869, accusent un bénéfice net de plus de 210,000 dollars par mois, et le prix de revient pour l'installation des lignes varie de 150 à 1,000 dollars (le dollar = 5 fr. 30 c.), avec une moyenne de 3 à 10 fils pour les points les plus importants.

Il est bon de remarquer enfin que la presse américaine, qui contribue pour la plus large part aux affaires des compagnies télégraphiques, a pu, grâce à une simplification dans la transmission des dépêches, expédier, en 1868, un total de 369,503,630 mots, moyennant une rétribution qui n'a pas dépassé 883,509 dollars en papier. (29 septembre 1869.)

5. *Les chemins de fer aux États-Unis.* — Nous trouvons dans un récent numéro du recueil statistique américain *The Merchant's Magazine*, le document suivant sur l'état actuel du réseau ferré des États-Unis :

D'après les relevés les plus dignes de foi, l'étendue du réseau de voies ferrées en exploitation au commencement de l'année 1870, était de 48,830 milles anglais, sans compter les chemins de fer dits américains existant à Boston, New-York, Brooklyn et Philadelphie, d'une longueur de 3,500 milles. Dans le courant de l'année 1869, pas moins de 6,592 milles de nouvelles lignes ont été ouverts au public; ce chiffre total se répartit ainsi :

États du Nord-Est, 254 milles; États du Centre-Est, 1,030; États du Sud-Est, 186; États du Golfe et du Sud-Ouest, 223; États intérieurs du Nord, 3,977; États du Pacifique, 922 milles.

Les frais d'exploitation réunis ont atteint, pendant le même exercice, dans les États-Unis, le chiffre respectable de 358,707,678 dollars, dont 189,000,824 dollars pour les États intérieurs du Nord.

A la fin de 1869, le capital engagé dans les chemins de fer des États-Unis était de 2,212,412,719 dollars.

6. *Les terres publiques aux États-Unis.* — Le domaine public de l'Union a une superficie de 1,834,998,400 acres ou de 743 millions d'hectares; soit quatorze fois la superficie de l'ensemble des 89 départements français. Ce domaine, extérieur aux 13 États qui conquièrent l'indépendance, était déjà, pour une partie, en leur pouvoir, lorsque l'indépendance même fut consommée. Mais alors c'était un désert sur lequel étaient éparcés des tribus sauvages, étrangères aux idées et aux arts de la civilisation. Depuis cette époque, il s'est agrandi d'acquisitions faites : sur la France, qui vendit la Louisiane; sur l'Espagne qui, de gré ou de force, abandonna la Floride; sur le Mexique, qui livra le Texas et céda, pour une somme d'argent, à ses entreprenants voisins, le territoire de la Californie dont il ne savait rien faire, ainsi que diverses autres provinces qu'il n'utilisait pas mieux. Tout récemment enfin, en 1867, les États-Unis ont acheté de la Russie, qui le leur a librement vendu, le territoire d'Alaska bordant l'océan Pacifique, et dont la superficie est de 150 millions d'hectares, un peu moins de trois fois l'empire français.

Qu'est devenue cette immense superficie? Comment s'y prend-on pour la mettre en culture? Par quel mécanisme est-elle distribuée entre les particuliers qui veu-

lent l'acquérir, pour s'y établir immédiatement ou pour revendre plus tard? Quel parti en a-t-on tiré pour encourager les créations d'utilité publique, telles que les canaux et les chemins de fer, la fondation des écoles, ou pour récompenser, dans quelques cas, les serviteurs de la nation? Quels résultats ont été obtenus ou sont au moment de s'obtenir? Ce sont là certainement de grands sujets d'étude que le commissaire des terres publiques a dû traiter pour répondre aux questions que lui avait posées le congrès, et qui sont de nature à intéresser d'autres que les Américains.

La première chose qu'on a faite, au sujet de ces terres, a été d'en dresser le plan et de les diviser pour les mettre en vente. Les arpenteurs ou agents du cadastre, peu d'années après l'Indépendance, se mirent à l'ouvrage. Aujourd'hui, c'est un service organisé, fonctionnant avec économie et rapidité. La masse de terres dont le plan a été dressé, et qui ont été partagées en sections propres à la vente, formait, à la fin de 1867, un total de 220 millions d'hectares, soit quatre fois la France, et un peu plus du tiers du domaine total, abstraction faite du territoire d'Alaska, pour lequel rien ne presse, car on ne fait que de l'acquérir et le climat en est peu attrayant. Ce service d'arpentage a fort à faire, parce que, tous les ans, il se vend force terres, ou il en est donné beaucoup. Dans l'année fiscale close au 30 juin 1867, il a été disposé de 7,041,000 acres, soit environ 2,800,000 hectares, soit encore quatre fois et demie la moyenne de nos départements. Mais l'arpentage des États-Unis, en cela bien différent du nôtre en Algérie, ne se laisse pas déborder par les ventes ou cessions; il reste, au contraire, en avance sur elles. Ainsi, en 1867, contre 7 millions d'acres vendus, il y en a eu 10 millions d'arpentés. Le gouverneur de l'Algérie devrait bien envoyer quelqu'un aux États-Unis pour voir comment s'y prennent les Américains.

Le mode de disposer des terres publiques, en ce qui concerne les particuliers, a varié depuis l'origine, en devenant de plus en plus favorable au colon sérieux. D'abord, on avait adopté le système des grandes concessions. Des entrepreneurs de colonisation achetaient une superficie assez considérable qu'ils répartissaient suivant divers arrangements entre des cultivateurs. Mais on ne tarda pas à y substituer un plan plus démocratique: la loi établit que le terrain serait mis aux enchères après arpentage, par fractions qui descendaient jusqu'à 32 hectares. La mise à prix était de 1 $\frac{1}{4}$ dollar par acre, soit 16 fr. l'hectare. Ce programme, qui rendait déjà de grands services, a éprouvé des modifications successives destinées à rendre la terre de plus en plus accessible au cultivateur étranger aussi bien qu'à l'indigène. Il y a eu, d'abord, la combinaison dite de la préemption, qui donnait à l'individu établi sur une terre préalablement arpentée par le gouvernement fédéral, sans l'avoir payée, un droit de priorité ou de préférence. Mais il fallait qu'il y eût bâti une habitation et établi un commencement de culture (loi du 4 septembre 1841). Plus tard, cette facilité a été étendue aux terres qui n'avaient pas été arpentées (1853 et 1854). Enfin, en 1862, par le système dit du domicile (*homestead*), la terre a été donnée gratis aux pionniers qui s'y fixaient, pourvu que l'établissement fût constant. La surface allouée à un individu avec sa famille est de 160 acres, soit 64 hectares.

Le succès a couronné ces mesures populaires et libérales; les défricheurs arrivent de toutes parts. Ce fut d'abord la vallée de l'Ohio qui se peupla, puis celle du Mississippi; plus tard on est entré dans celle du Missouri; on a franchi ce fleuve.

en se rapprochant ainsi de la chaîne centrale des montagnes de l'Amérique. C'est ainsi qu'ont pris naissance un grand nombre d'États nouveaux. Aujourd'hui, la colonisation est en activité sur toute la largeur du continent entre l'océan Atlantique et Pacifique, ce qui représente une largeur de 5,000 kilomètres. Mais aussi, à côté de la facilité d'avoir des terres, que de commodités pour en tirer parti chacun à son gré ! Aucun obstacle suscité par une centralisation abusive, par une armée de fonctionnaires chargés de veiller à l'observation d'une montagne de lois et de règlements.

Le domaine des terres nationales a servi à encourager les travaux publics. Dans chacun des États nouveaux, qui s'organisaient dans les solitudes, lorsqu'on voulait faire un canal ou tracer une route, on s'adressait au congrès qui accordait, quand l'affaire en valait la peine, une dotation en terres.

Les écoles primaires ont eu régulièrement une dotation convenue d'avance dans ces mêmes États. Après les guerres qui avaient occupé les bras et le courage des citoyens, on licenciait les régiments, mais on donnait au soldat un lot de terres publiques. Lorsque Lafayette, qui avait montré tant de dévouement aux Américains pendant leur lutte de l'Indépendance, leur rendit, vers 1825, une visite à laquelle il avait été solennellement convié par le congrès, on lui offrit, pour réparer sa fortune compromise, une belle dotation en terres. En un mot, de vingt manières le domaine a été consacré à des destinations utiles, et il en reste assez pour favoriser l'intérêt public pendant des siècles. (MICHEL CHEVALIER, *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*, décembre 1869.)

7. *Le bilan de la guerre américaine.* — Le général Shanks, qui a servi dans l'armée fédérale pendant la guerre de sécession et qui est actuellement membre du congrès pour l'État d'Indiana, a établi, d'après des documents officiels et autres, la statistique suivante des individus qui ont succombé dans cette guerre.

Le nombre des hommes ayant servi dans l'armée fédérale dans les quatre années qu'a duré la guerre, a été de 2,335,951, savoir : 83,944 officiers brevetés (dont 9 étaient des hommes de couleur); 2,073,112 blancs et 178,895 hommes de couleur.

3,931 officiers ont été tués dans les combats, c'est-à-dire environ 1 sur 21; il en a été de même de 38,793 blancs, 1 sur 54, et de 1,514 hommes de couleur, 1 sur 118.

Sont morts de blessures reçues dans l'action : 2,069 officiers, ou environ 1 sur 41; 30,887 blancs, ou environ 1 sur 117, et 1,037 noirs, ou environ 1 sur 73.

Les proportions sont inverses pour les cas de décès par suite de maladie. Là, nous trouvons 1,723 officiers ou environ 1 sur 49; 121,109 blancs ou environ 1 sur 17, et 26,211 noirs ou environ 1 sur 7.

En résumé, 6,000 officiers ont perdu la vie par suite de blessures reçues sur le champ de bataille et 1,723 par suite de maladies. Parmi les blancs, 69,680 sont morts de blessures, et 121,103 par suite de maladies; parmi les noirs, 2,551 sont morts par suite de blessures, et 26,211 par suite de maladies.

Il faut ajouter à ces chiffres les décès provenant de causes inconnues, savoir : officiers, 9,314, environ 1 sur 9; hommes blancs, 251,722, environ 1 sur 8 $\frac{1}{4}$; noirs, 33,379, environ 1 sur 5 $\frac{1}{2}$.

La perte totale est par conséquent de 294,145 hommes: plus du dixième du nombre total des hommes enrôlés.

L'avantage de n'avoir qu'une armée de volontaires coûte donc fort cher, et l'exemple des États-Unis, qui ont dépensé 15 milliards pendant la guerre de la sécession, en est une preuve convaincante.

7^e PARTIE. — DOCUMENTS COLLECTIFS OU GÉNÉRAUX.

1. *Prix des transports par les voies ferrées en Angleterre, aux États-Unis et en France.* — En Angleterre, d'après les rapports officiels publiés par le *Board of trade* pour 1867, les tarifs pour voyageur à prix complet s'établissaient comme suit: 1^{re} classe, 0^f,129 par kilom.; — 2^e classe, 0^f,094; — 3^e classe, 0^f,065. La moyenne était de 0^f,08 par kilomètre. Mais cette moyenne descendrait à 0^f,076, en tenant compte des billets à prix réduits, tels que billets d'aller et retour, trains de plaisir, etc.

La moyenne, en France, prise dans ces dernières conditions était, pour 1868, d'après l'*Exposé de la situation de l'empire*, de 0^f,054.

Mais il est nécessaire de faire observer que les chemins de fer anglais ont coûté plus cher que les nôtres et que leur vitesse est notablement supérieure.

Aux États-Unis, la composition des trains n'est pas la même qu'en Angleterre et en France. En dehors des places de luxe, des compartiments à lits, il n'y a qu'une seule classe. D'une ligne à une autre, les tarifs varient. Pour l'une, ils sont de 2 cents par voyageur et par mille; pour une autre, c'est le double. En fait, le prix oscille de 0^f,07 à 0^f,135 environ par kilomètre.

D'après la statistique officielle publiée par l'État de New-York, le tarif moyen, sur les 7,000 kilom. de l'État, aurait été, en 1868, de 0^f,076. C'est le même chiffre qu'en Angleterre. Il est nécessaire de rappeler que, pour les transports d'émi-grants, le tarif descend de 1 à 1 $\frac{1}{2}$ centime par mille, c'est-à-dire à 0^f,033 et 0^f,04 par kilomètre.

Sur le réseau français, le prix moyen de transport pour les marchandises est de 0^f,061 par tonne et par kilomètre. En Angleterre, cette moyenne totale s'élève à 0^f,089.

Les statisticiens des États-Unis admettent que le prix moyen, pour les marchandises, est de 3 cents par tonne et par kilomètre, c'est-à-dire de 0^f,10. Cependant, d'après la statistique officielle, le prix moyen pour l'État de New-York n'est que de 0^f,08.

Les chemins de fer américains ont, en général, coûté moins cher que les chemins européens et ils marchent à une vitesse moindre que les chemins de fer français et même que beaucoup de chemins de fer allemands.

Il ne serait donc pas juste de prétendre, comme on le fait si souvent dans les discussions relatives aux traités de commerce, même en tenant compte de la différence de la valeur relative de l'argent dans ces divers pays, que les transports sur les chemins de fer français coûtent plus cher que sur toutes les autres voies ferrées. (*Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École centrale des arts et manufactures*. N^o 5. Mars 1870.)

2. *Les grandes sécheresses.* — En 1214, au dire des chroniqueurs du temps, on passait, à Londres, la Tamise à gué.

En France, les années 1528, 1529, 1530, 1531, 1532, 1533 et 1534 furent tellement sèches, que des famines et des maladies épidémiques désolèrent le pays.

En 1705, 1716 et 1719, les rivières de France furent presque entièrement desséchées.

En 1803, la Normandie demeura quatre-vingt-quinze jours sans voir tomber une goutte de pluie, et la Seine descendit plus bas qu'en 1719.

3. *Le suicide dans les armées européennes.* — D'après les renseignements fournis par la *Gazette de Voss*, il n'y a pas eu, en 1868, moins de 134 suicides dans l'armée de l'Allemagne du Nord où le total des décès a été de 1,344, ce qui donne, sur 11 morts, 1 mort volontaire. Cette proportion est quatre fois supérieure à celle qui existe dans la Confédération pour les citoyens non militaires.

Dans l'Allemagne du Nord, l'armée donne 1 cas de suicide sur 2,238 hommes; en Danemark, 1 sur 3,900; en Saxe, 1 sur 5,000; dans le duché de Bade, 1 sur 9,000; en Norwège, 1 sur 9,000; en Wurtemberg, 1 sur 9,784; en France, 1 sur 10,000; en Suède, 1 sur 15,000; en Bavière, 1 sur 15,600; en Belgique, 1 sur 17,800.

On trouve, au tableau n° 4 de la *Statistique officielle*, pour la dernière période quinquennale, la répartition suivante dans l'armée de ligne et dans la garde :

1° Mortalité par maladies (moyennes générales) :

Armée à l'intérieur	8.88
Garde impériale.	7.60

2° Mortalité par suicides (moyennes générales) :

Armée à l'intérieur	0.51
Garde impériale.	0.71

Cas d'aliénation mentale (moyennes générales) :

Armée à l'intérieur	0.75
Garde impériale.	0.75

(*Mémoires de médecine, etc.*)

4. *Mortalité résultant des amputations dans les hôpitaux de Londres, d'Édimbourg, de Glasgow, et dans la pratique privée à la campagne.* — Le document ci-après est extrait du *Recueil de mémoires de médecine et de chirurgie militaires*, publié par le ministère de la guerre.

Sur 2,089 amputations dans les hôpitaux, 825 morts.

Sur 2,098 amputations pratiquées à la campagne, 226 morts; surplus de la mortalité dans les grands hôpitaux, 599.

Sur 377 amputations de l'avant-bras, à la campagne, 1 mort pour 188 opérés.

Sur 244 amputations de l'avant-bras, dans les hôpitaux, 1 mort pour 6 opérés.

Il résulte de ces données numériques, que la mortalité est 30 fois plus considérable dans les grands hôpitaux des villes que dans la pratique privée à la campagne.

Sur 304 amputations de la cuisse dans les hôpitaux, la mortalité est de 196 ou 1 sur 1.5.

Sur 313 amputations de la cuisse pratiquées à la campagne, la mortalité est de 80 ou de 1 sur 4.

On voit que l'Angleterre est autorisée à entrer dans les voies des réformes du régime nosocomial, en abandonnant les grands hôpitaux pour les petits nosocomes bâtis à la campagne, *hospital cottages*. (Communication de M. Shrimpton, juin 1869.)